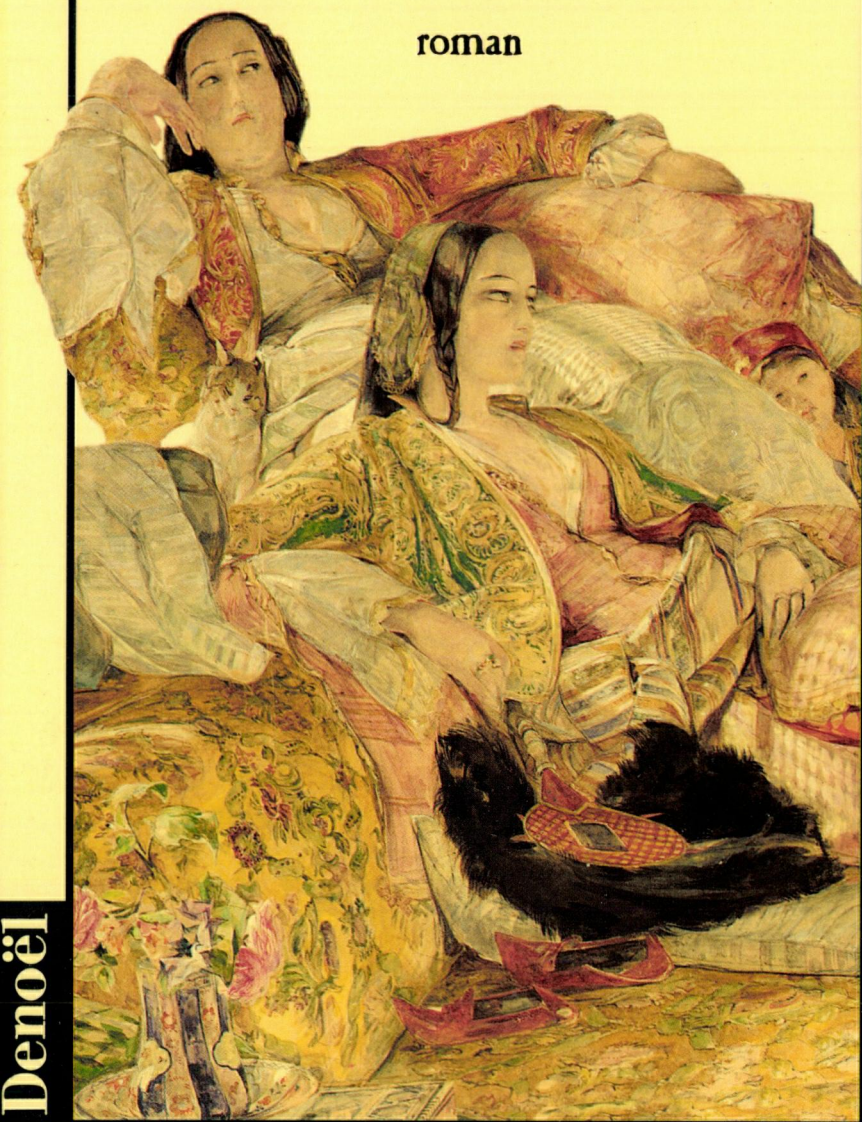


Jean Bell

LA DAME DE TOPKAPI

roman



Denoël

Extrait de la publication

LA DAME DE TOPKAPI

Jean Bell

LA DAME
DE TOPKAPI

Denoël

roman

Ouvrage publié sous la direction
de Françoise ROTH

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1997
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24499.7
B 24499.8

3 mai 1607. Au palais de Topkapi. Istanbul

Le soleil régnait dans la splendeur de sa victoire. Une lueur ambrée effleurait la demeure impériale et les minarets qui dominaient le Bosphore et la Corne d'Or.

La matinée promettait d'être charmante, pleine de grâce et d'insolence. Le long des coursives, les archers montaient la garde, engoncés dans leur justaucorps d'airain, le visage masqué par le voile de mailles tombant de leur casque. Sur les chapiteaux des kiosques couverts de zinc bleuté, les versets du Coran clamaient la puissance de l'Islam. Une oriflamme rouge piquetée de trois croissants d'argent flottait fièrement au vent. Des charmilles festonnaient les jardins d'agrément où triomphaient l'orchidée et le jasmin d'Izmir.

Clos dans son mystère, le harem témoignait d'un raffinement inégalable. Les tourelles étaient d'onyx, les auvents en tuiles vernissées. Les pépinières exhalaient une douce odeur de bois de campêche et d'aloès.

Dans la galerie du Merle et de la Cerise qui jouxte le gynécée, les eunuques à la coiffure blanche s'affairaient fiévreusement. Ils ciraient les parquets au suc d'abeille et déroulaient les tapis d'Eyoub.

Dès la prière du vendredi achevée aurait lieu la joute du Turban et de l'Aigrette, cérémonie au cours de laquelle le commandeur des croyants choisirait l'élue de ses nuits.

La canne haute, le sifflet aux lèvres, les chaouchs réunirent les vierges dans la salle d'apparat, « la clairière où se brisent les voix de l'univers », et les alignèrent selon un protocole rigoureux.

Leur contentement eût été complet sans la présence d'une novice d'origine grecque, une certaine Kossem. C'était une bien grande effrontée, qui avait plus d'imagination que Shéhérazade et semblait une démonsse de l'armée d'Iblis, le Malin.

Dédaigneuse des contraintes, elle était têtue, railleuse, d'une rare intransigeance. La rancune l'inspirait, la rébellion lui était une gloire. Sous l'influence de la colère, elle jurait de remplacer le divan du sultan par une botte de paille et d'effacer les rues de la capitale, de sorte que les Ottomans mettraient vingt ans avant de retrouver leur ville.

Sa beauté n'avait pas besoin du conseil d'un miroir. Un voile taillé dans un lin fin d'Arabie recouvrait une soyeuse chevelure noire aux mèches mordorées. Son sourire était l'un des plus exquis du monde. Des yeux d'un violet sublime illuminaient son visage. La nature y avait allié la glace et la braise, des étincelles d'émail azuré et des reflets roses, d'où jaillissaient la force et la vie. Les nuances en étaient surprenantes : éclairs d'acier de la mer de Marmara en novembre, ou alors candeur d'un lys en son écrin parfait.

Ses compagnes d'infortune la comparaient au petit oiseau Boulboul qui, enfermé dans la plus spacieuse des cages, désespérait de revoir son oasis et mourait dans le frimas.

Les intendantes ne s'y fiaient pas. Elles la jugeaient présomptueuse et intraitable, si ensorcelante qu'elles défiaient le mufti de la mosquée Souleïmaniyé de la garder trois jours de suite sans en être troublé. La trique, qu'elles maniaient généreusement, serait son salaire, et le Bosphore, où l'on jetait les récal-

citrantes, sa dernière demeure. Derrière leur pince-nez d'or, elles toisaient froidement Kossem qui les défiait par une sorte de lueur sourde et scrutatrice.

Perchée sur ses hauts patins arméniens, la jeune Grecque portait un pantalon bouffant de crêpe sombre. Une ceinture de brocart cramoisi serrait la taille affinée par la pratique de la danse. Sur son gilet de calicot, une inscription qu'elle avait brodée au point de Roumélie constituait une atteinte à la Couronne : « La vertu choisit son heure et ignore la contrainte. » Pour mieux narguer son entourage, elle avait dédaigné la toque des Balkans et enfoui sa chevelure sous un turban noir orné de sequins, comme il convient à une captive endeuillée.

L'inconduite était si bien dans la logique de son personnage que les intendantes se gardèrent de la réprimander et l'évitèrent soigneusement, car la rebelle finissait toujours par imposer sa loi.

Kossem demeurait indifférente aux préparatifs de la cérémonie dont les vierges lui rebattaient les oreilles. Elle haïssait ce palais où les ombres mystérieuses se mêlaient aux lueurs d'argent, ces intendantes habituées à la médisance et aux sous-entendus, ce monde qui dissimulait, mentait, rusait et cheminait souterrainement, avide d'intrigues et de mesquines rivalités.

Le souvenir de son passé gravé dans son cœur, elle n'avait qu'à fermer les yeux pour le revivre et se laisser emporter loin des Dardanelles.

Rarement début d'existence fut aussi cahotant. Sa mère mourut en la mettant au monde. Son père, Théofilos, était pope dans un pauvre village près d'Athènes. Par une nuit de décembre, il la réveilla et lui apprit que l'église dans laquelle ils se trouvaient était encerclée par des brigands turcs. Il la supplia de ne pas pleurer et l'emmitoufla dans une couverture. Dans la salle qui

lui servait à la fois de fournil et de chambre, il l'aida à escalader le pétrin. Sans protester, elle se tassa dans la farine. Soudain les pillards firent intrusion. De l'endroit où elle était cachée, Kossem entendait les cris de son père. Sans doute trouva-t-il la mort en s'opposant aux agresseurs. Les brigands massacrèrent les paysans, capturèrent les femmes et les soumirent aux caprices de leur désir. Plus tard, lorsque les gredins s'assoupirent, elle voulut enjamber le pétrin, mais la malchance lui fit heurter une cruche d'eau. Un Turc la saisit par les jambes, la ramena vers lui et l'obligea à s'endormir contre son corps dénudé. Pendant des heures, elle sentit son haleine et l'odeur de ses aisselles. Au matin, il la prit fermement par la main. Il enfourcha une monture et la hissa devant lui. Des voix, des appels, quelques ordres, et son village fut livré aux flammes.

Quand elle reprit connaissance, rien ne lui sembla réel. Les routes ressemblaient à des fondrières. Le cheval au flanc duquel elle était ballottée faisait parfois des écarts terribles. Au loin, elle distinguait une caravane hérissée de yourtes mongoles et des enfants dépenaillés qui se serraient les uns contre les autres dans des attelages bondissants.

Dûment surveillée, Kossem parcourut tous les relais et les caravansérails de la Bosnie. Dans un port connu pour son marché aux esclaves, son ravisseur décida de la vendre : « Admirez la douceur de cette fillette ! » clamait-il aux acheteurs rassemblés là. « Regardez la suave attache de ses sourcils, son nez retroussé et ses merveilleux cheveux frisés. Pas un joyau de l'Orient n'a l'éclat de ses yeux violets. »

En fait de beauté, Kossem était dans un état pitoyable, les cheveux dévorés de gale et ses ongles atteints d'un mal blanc. Son ravisseur lui ordonna de se livrer à des contorsions obscènes afin de vaincre l'hésitation de quelques badauds. Parfois des matrones la palpaient ; elles examinaient la paume de ses mains ou dénouaient sa chevelure. D'autres, plus audacieuses, la sou-

levaient de terre, la serraient contre elles et s'assuraient de la fermeté de ses seins naissants.

Séduit par la couleur de ses yeux, le pacha de Bosnie l'acheta et l'obligea à le suivre jusqu'au débarcadère proche du marché aux esclaves. Elle fut alors jetée dans les cales d'une galiote où elle découvrit d'autres captifs à l'aspect repoussant. Sitôt parvenu à Istanbul, le pacha, qui désirait l'offrir au sultan, la confia au recruteur du harem impérial et prit congé sans autre forme de cérémonie.

Jamais Kossem n'oublierait son entrée au palais. Les eunuques la dévêtirent, lui rasèrent la tête et les sourcils. Après l'avoir savonnée, ils la poussèrent sous une pluie bouillante et ne se soucièrent pas de ses hurlements. Les premières nuits, elle demeura dans le quartier des servantes. Le nom de son père revenait à chaque sanglot. Comme les journées s'écoulaient sans mettre un terme à sa douleur, les intendantes l'enfermèrent dans la chambre des Pleurs et se demandèrent si elle était vraiment digne de Topkapi. La tristesse y était bannie, et toutes les folies permises. L'enfilade des corridors n'avait aucun repère. Des chambres étaient remplies de brume. Au seuil de la porte, elle eut les yeux bandés, puis on la fit pivoter sur elle-même en la forçant à rire sans trêve. La nuit, ses gardiennes lui administraient de la jusquiame et des décoctions de plantes stupéfiantes qui l'engourdissaient et lui faisaient perdre la mémoire.

Au terme de ce traitement, elle parvint à s'accommoder de cette vie qui, pour une autre, eût été insupportable. Assises près d'elle à toute heure de la journée, les lectrices du Coran s'occupèrent de son éducation. Elles lui ordonnèrent de cracher sur un crucifix en bois afin de renier sa religion et lui apprirent à oublier son nom. Elles l'appelèrent tour à tour Cœur Tourmenté, Âme sans Repos, Jour des Lamentations. Très attachées

aux traditions, elles lui demandèrent de détester les infidèles. Si d'aventure elle revoyait ses parents (ses gardiennes les croyaient encore en vie !), elles lui conseillaient de détourner son regard et de ne jamais se laisser souiller par leurs mains ou leurs baisers. Puisqu'elle appartenait au harem, elle devait y vivre sous la forme qui leur convenait, autrement dit se taire, admettre et obéir.

Enfin un jour elle accomplit pour la première fois les ablutions et les prières musulmanes. Parmi les ardoises grises et les chapelets aux grains de santal de la mosquée du harem, elle fut initiée aux secrets de l'alphabet arabe. Les mois suivants la découvrirent très savante. Les lettres du Coran lui devinrent familières et, dans son imagination d'enfant, ressemblaient à de petites bouches pleines de grimaces dansant sous son regard émerveillé. Ses maîtresses interprétèrent son enthousiasme comme une soumission à l'islam et s'évertuèrent à corriger sa prononciation car elle usait, paraît-il, d'un fâcheux accent grec.

Sa taille devait être fine, aussi l'enfermèrent-elles dans un corset de supplice. En raison de son âge, elles décidèrent de ne pas comprimer ses pieds dans de minuscules souliers de bois. Ses compagnes, plus jeunes, n'échappèrent pas à ce traitement infâme. À l'aide de bandelettes, les gouvernantes replièrent leurs orteils et leur firent prendre des drogues afin de dissiper les douleurs. Les pieds comprimés dans une pointure d'enfant de douze ans, il était impossible aux pensionnaires du harem de marcher correctement. S'évader du palais leur était interdit, et arpenter trop longtemps les couloirs de Topkapi provoquait en elles un engourdissement des muscles.

Au fil des jours, le harem donna à Kossem l'impression d'un univers hanté. En automne il ne faisait vraiment bon nulle part, l'air était saturé d'humidité, les galeries sentaient le moisi. L'hiver la surprenait démunie des effets les plus indispensables, privée de feu et de couvertures. Pour activer son sang, elle se balançait d'un côté sur l'autre et se flagellait avec des tiges d'alfa.

La nuit, entre son lit et celui de sa voisine, un eunuque s'allongeait sur une paillasse afin d'éviter tout attouchement entre elles.

Lorsqu'elle atteignit l'âge de seize ans, son besoin de liberté la reprit et l'injustice des « supérieures » la révolta. Fugues, supercheries, tracasseries, elle employa tout pour les narguer et recouvrer sa dignité.

Les intendantes distinguaient les recluses en trois catégories : les noires, les jaunes et les bleues. Les jaunes et les bleues étaient les plus favorisées. Kossem appartenait à la classe des noires qui constituait une menace pour l'ordre. Elle subissait des inspections innombrables et ses gardes avaient droit de vie et de mort. Ils pouvaient l'empoisonner sans être démasqués, puisque les usages coraniques interdisent l'autopsie. Pour l'empêcher de se déplacer la nuit, ils saupoudraient de blanc le carrelage sur lequel elle posait son sofa et vérifiaient chaque matin l'empreinte de ses pieds. Il y avait un point sur lequel ils étaient intraitables : sa virginité. Aussi lui interdisaient-ils les concombres, qui auraient pu lui servir d'instruments virils, ou les faisaient-ils couper en rondelles. Ils allèrent jusqu'à castrer les chiens et les chats qui l'entouraient.

Sa condition d'esclave, son passé de rebelle l'avaient exclue du rang des *gédiclis*, ces femmes éduquées pour être présentées au sultan dans « la clairière où se brisent les voix de l'univers ». Elle était trop grande. Au fil de soie, elle mesurait cinq pieds et trois pouces*. Son teint cuivré, ses cheveux frisés et la couleur inattendue de ses yeux représentaient le comble de l'étrangeté. Elle était donc menacée de vivre et de mourir vierge. Or ses compagnes d'infortune la persuadèrent de tenter sa chance afin d'accéder au rang des *gédiclis*. Troublée, elle accepta leur proposition. Un an plus tard, à la bataille des Roses, au cours de laquelle avait lieu la nomination de la plus belle femme du sérail,

* 1,74 m.

elle réussit à obtenir l'églantine d'or et à s'imposer parmi les gédiclis. Dans le mois qui suivit sa réussite, les intendantes la forcèrent à simuler l'amour sur un gigantesque mannequin en cuir. Ces leçons lui brisaient le cœur, mais c'était là l'enseignement habituel du harem auquel elle ne pouvait se soustraire. Comme elle ne possédait pas de toilette décente, ses compagnes se cotisèrent pour lui constituer un trousseau digne de son rang. Sur leur salaire quotidien de trente aspres, elles prélevèrent de quoi lui offrir des atours de soie et de satin. Alors elle apprit à croire à l'incroyable, l'inconcevable.

Effrayée d'éveiller les spectres d'un temps révolu, Kossem faisait le serment sur la petite chapelle d'Athènes perdue à jamais et en mémoire de son père Théofilos que la vengeance serait à la hauteur de l'outrage.

Lorsque les eunuques annoncèrent l'arrivée du sultan dans la salle d'apparat, elle se raidit, impérieuse.

– Prenez garde ! entendit-elle. Sa Majesté Ahmed I^{er}, Ombre d'Allah sur le monde !

Le Padichah s'avança dans le froissement soyeux de son pantalon bouffant, les mains resplendissantes de bagues incrustées de zircon, la ceinture de cuir mince défendue par trois dagues kurdes. Ses chasse-mouches le suivaient à distance respectueuse. Les *ichoglans*, pages de la cour, l'abritaient sous un parasol de soie rouge rehaussée de franges et de glands d'argent.

Aucun chef de guerre n'avait une réputation aussi brillante que ce beau sultan auquel le destin ne cessait de sourire. Sur sa tête rasée flottait une longue mèche et ses yeux étaient d'un bleu limpide. Son caftan exhalait les parfums rares d'Arabie et des perles nacrées ornaient son turban.

Grand séducteur d'âmes, il accomplissait au cours de nombreux voyages une carrière fleurie d'amitiés illustres et comptait

pour confidents les poètes les plus fameux de son temps. Lorsque les affaires de l'État allaient bien, il se vêtait de clair. Advenait-il un incident regrettable, il endossait une tunique rouge sang, auquel cas il était prudent de ne pas trop l'approcher.

Les vierges avaient les paupières baissées et observaient un profond silence. Elles croisaient les mains sur leur poitrine et saluaient en s'inclinant élégamment. Seule Kossem se garda de détourner ses yeux violets et contempla le sultan avec arrogance. Selon l'usage, elle aurait dû s'agenouiller devant le sabre impérial, reprendre sa position première et mettre les mains devant ses yeux, comme l'on fait face au soleil. Mais elle s'y refusa. Dressée de toute sa taille, splendide et résolue, elle sortit du rang et se mit de biais, ce qui correspond, dans le rituel du harem, à une provocation délibérée.

D'habitude si expéditif, le souverain semblait fléchir sous le poids de l'affront. La jeune femme le fascinait et le troublait à la fois. Il la devinait peu commune, fougueuse, certainement avertie de son pouvoir de séductrice. Il examina la sombre parure qui rehaussait l'éclat d'un teint de lys. Son front bombé et altier trahissait une intelligence rare. La fossette du menton disait assez la dureté de l'adolescente qui avait réussi à survivre à force de volonté. Ses sourcils froncés mettaient en relief des yeux pétillants qui avaient vu beaucoup de vilénies au harem, et presque tout compris.

Séduit d'emblée, il la considérait comme l'une de ces houris inaccessibles si doucement évoquées dans le Livre du Prophète. Parmi toutes les gédiclis qui mendiaient son regard, il n'avait que l'embarras du choix. À la surprise générale, il effleura la rebelle de son mouchoir brodé d'or, geste par lequel il la nommait sa *gozdé*, sa favorite, et la priait de se rendre dans ses appartements, à la nuit tombante.

Dès que le souverain prit congé, Kossem vit la Grande Maréchale se prosterner devant elle et lui frayer un passage jusqu'au

hammam des Félicités impériales. Ce qui se passa ensuite fut si rapide qu'elle en garda un souvenir confus. Deux masseuses soudanaises, qui paraissaient avoir été dérobées à un souk du Maghreb, la dénudèrent et l'immergèrent dans un bain chaud de lavande. Rien n'égalait la façon dont elles colorèrent la pointe de ses seins et peignirent ses dents de rose pâle.

Tout au long de l'après-midi, Kossem se fit l'impression d'une *karagouze*, ingénue marionnette qui enchante les enfants de Kapali-Bazar. Une fois échappée des mains des appliqueuses de henné, elle fut entraînée dans la salle aux essayages. Elle y endossa ses atours : un jupon de satin, deux chemises de dentelle et un corset de cordons dans lequel elle crut suffoquer.

– Selon le cérémonial, le sultan aura le privilège de défaire ton corset, expliquèrent les intendantes. Voici ton collier constitué de six rangs de perles d'un vert d'agate. Dès ton entrée dans la chambre nuptiale, tu le briseras sur le rebord du lit impérial. Sa Majesté s'agenouillera devant toi, arrêtera la course des perles et remettra les pierreries sur leur fil de soie. En aucun cas le sultan ne devra se soustraire à l'épreuve. Cette tradition lui apprendra l'effort, l'humilité et la patience de te conquérir*.

Kossem connaissait parfaitement cet usage, mais elle voyait mal Ahmed I^{er} porter atteinte à sa dignité en enfilant les perles.

La certitude que les gouvernantes l'incitaient à commettre une erreur fatale s'insinua dans son esprit. Persuadée de la justesse de son intuition, elle profita de l'absence des gardiennes pour retenir les couturières dans la salle.

– Verriez-vous un inconvénient à pratiquer une ouverture discrète par-dessous les cordons de mon caftan ? leur demanda-t-elle. Les intendantes ne reviendront pas avant une heure. Elles doivent accomplir leurs prières et veiller aux préparatifs du soir.

* L'expression populaire « passer la nuit à enfilet les perles » s'inspire de cette étrange coutume.

Cela vous donne le temps de mener à bien votre affaire. Les maîtresses du sérail vous méprisent ; elles utilisent vos services, mais vous considèrent comme de misérables esclaves vouées à la déchéance. Je vous offre l'occasion de les duper. Votre aide me permettra de devenir favorite attitrée d'Ahmed I^{er}. Ma victoire sera la vôtre.

Séduites par de tels propos, les couturières réussirent à découper le corset de part en part, à y coudre un ingénieux système à glissière doté d'une ouverture supplémentaire.

Lorsqu'elles revinrent, les intendantes ne s'aperçurent pas à quel point elles avaient été bernées. Après avoir demandé à Kossem de se soumettre au protocole, elles hissèrent au-dessus de sa coiffe un Coran embaumé et l'aidèrent à s'engouffrer dans « le palanquin des dames parfaites », une chaise à porteurs ornée d'aigrettes et d'onyx multicolores où prenaient place les vierges remarquées par le sultan.

Au moment du couchant, à cette heure mauve où l'une des rives de la Corne d'Or disparaît dans un crépuscule de nacre et de beryl, Kossem s'étendit mollement dans la litière royale. Éclaboussée par la lumière des vitraux, elle ramena la draperie vers elle et s'efforça d'embrasser du regard l'étendue sans fin du harem.

À quelques pas de la chambre impériale, elle s'empressa d'enlever son collier et l'enfouit dans la poche de son caftan. Les eunuques de son escorte la prirent ensuite par les aisselles, la portèrent jusqu'aux appartements appelés « le jardin où éclosent les roses » et l'y laissèrent seule.

Les alcôves du *sélamlik* symbolisaient à merveille la personnalité de Sa Majesté. Peintes par des artisans de Chiraz, des esquisses représentaient l'aurore sur un champ de pivoinés d'Anatolie et donnaient l'impression d'un printemps éternel. Les inscriptions murales avaient une teinte comparable au car-

min d'une lèvre de femme et le cristal dérobaux aux diamants leur éclat.

Kossem admira le mobilier, dont la magnificence la stupéfia. S'offraient à sa vue de rares bibelots, merveilles de jade qui portaient l'estampille d'Osman, fondateur de la dynastie. Dans un lutrin en bois de citronnier, le Coran était entrouvert sur une page délicatement touchée d'or. Un verset rédigé au cinabre y proclamait l'Illumination de l'Âme.

Soudain la Sublime Porte s'ouvrit. La jeune fille sursauta et rajusta sa toilette, sous laquelle elle ruisselait de sueur. Le sultan s'avança vers elle, impressionnant. Il marchait comme on savait le faire en ce temps-là, avec une sorte de cadence élégante et guerrière. Les muscles de ses épaules roulaient librement sous une chemise constellée de pierreries et son pantalon de drap fin laissait deviner des jambes nerveuses, habituées à la marche.

D'habitude si galant, le souverain semblait dérouté. Il cherchait en vain des mots poétiques capables de formuler ses pensées. L'absence du collier fatidique au cou de la belle le sidéra, mais lui permit d'engager la conversation.

– Petite gracieuse, pourquoi les intendantes ont-elles omis de t'embellir du collier des gozdés ? Estiment-elles cet ornement indigne de la majesté du trône ? Savent-elles seulement que ce sautoir contient le pouvoir magique de huit générations de favorites ?

– Des heures durant, les Grandes Maréchaux du palais m'ont adjurée de me conformer aux usages de la cour, répondit Kossem. À leur insu, j'ai enfoui ce collier dans la poche de mon caftan. J'ai aussi pris sur moi de remplacer les lacets de mon corset par des agrafes simples à manier.

La hardiesse d'une telle initiative surprit le sultan. En son for intérieur, il éprouvait une sensation de soulagement et était reconnaissant à la jeune gozdé de prendre soin de sa gloire. L'instant d'après, sans s'embarrasser d'aucun protocole, il indi-

qua à la Grecque des flacons d'huile de camphre, la pria de les répandre sur son dos et de le masser, car il craignait de s'être froissé un muscle depuis le dernier exercice au javelot. Avec des mouvements lents qui accentuaient sa sensualité, il dénoua le cordon de soie de son pantalon bouffant, ôta sa bourse en poil de loutre et s'allongea à plat ventre sur une table de marbre.

Devant ce corps dénudé, Kossem s'efforça de lutter contre son trouble. Elle enduisit le dos du sultan d'huiles précieuses, enflamma les cuisses charnues, assouplit les mollets et les tendons.

Sous l'assaut de ses caresses, Ahmed s'accouda et l'engagea à se mettre à l'aise. Avec la douceur d'un berger de Roumélie, il l'attira à lui, chercha ses lèvres qui ne se refusèrent point et s'aventura jusqu'aux rives parfumées de son intimité. Kossem se laissa aller entre ses bras puissants. Elle n'avait jamais éprouvé ce mélange de surprises et d'émotions délicieuses. La patience dont le sultan fit preuve à son égard l'enchantait. À peine si elle ressentit une douleur au moment où il déchira son hymen. Elle accepta de lui toutes les audaces et l'étreignit avec une passion frénétique.

Longtemps après, ils se retrouvèrent main dans la main, soufflant contre souffle, se caressant tendrement des yeux.

Embusqués derrière la lourde porte aux clous de rubis, les chambellans interprétèrent le silence qui régnait dans la chambre comme la perte de virginité de la favorite. Ils hissèrent un étendard d'azur. À ce signal répété de proche en proche, les trois cents canons de Topkapi tonnèrent afin de célébrer l'étreinte et de symboliser la mâle puissance du souverain.

Ahmed I^{er} ne se préoccupa nullement de cette liesse peu discrète, et continua d'abriter Kossem dans le creux de ses bras. Dans ce harem, où il n'avait d'autre allié que son glaive, il se laissait surprendre par les attraits de sa favorite. Celle-ci était une femme. Une vraie. Son prénom, Kossem, désignait la pointe

des flèches qu'utilisent les archers d'élite. Elle en avait le tranchant et la précision fulgurante qui ratent rarement leur cible. D'elle, il aimait la prestance, la détermination à défendre son honneur, ce quelque chose d'osé, de fier, de secret qui faisait battre un peu plus vite son cœur.

Les gédiclis, qu'il avait très vite ignorées, étaient d'un parfait ennui, serviles, déguisant leurs pensées, capables de lui présenter un sorbet mortel le sourire aux lèvres. Kossem était bien différente. Il ne pouvait l'imaginer autrement que portant une couronne et tenant fermement le sceptre. Prête à relever n'importe quel défi, elle vivait selon ses propres lois. Ses facettes étaient multiples. Adorable de vulnérabilité le matin, elle devenait colère et chagrine avant le soir, tantôt pétale sur le drap vert de l'islam, tantôt dague dans son écrin. Tout prêt à subir la fascination qu'elle exerçait sur lui, Ahmed semblait impatient qu'elle se livre davantage.

Peu soucieuse de confidences, Kossem lui rappela la joute du Turban et de l'Aigrette. La poésie en était le joyau, l'enjeu un sélam, coffret que se confient les amoureux, la récompense cinq souhaits exaucés sur-le-champ. Le sultan et la favorite devaient se donner la réplique et improviser des quatrains, dans cette langue turque si féconde en subtilités. Le ballet verbal fut une source de joie et de raffinement. Un incident faillit en briser la magie.

Au moment où elle s'y attendait le moins, Kossem entendit le sultan aborder un sujet grave qui constituait une atteinte à sa souveraineté.

Lassée des indignités qu'elle subissait, Kossem, dans un moment de révolte, avait trompé la vigilance des gardes et s'était hasardée au sérail. Sur la promenade appelée « Au verdict du Lion », où le Padichah recevait les requêtes de ses sujets, elle avait laissé sur son passage des noyaux de datte et d'olive plus

Capturée en 1603 lors d'une razzia sur les côtes grecques, Kossem n'a que quatorze ans lorsqu'elle est vendue au sérail de Topkapi. Sa beauté autant que son esprit rebelle la distinguent des centaines de ses compagnes. Passionnément épris, le sultan Ahmed I^{er} fait élever en son honneur la mosquée Bleue.

Impératrice mère à trente-quatre ans, plus puissante derrière ses voiles que ne le furent jamais les maîtresses des rois de France, Kossem bouscule les rites immuables de l'islam. De sa prison dorée de Topkapi elle impose sa loi aux ministres, protège les communautés chrétiennes d'Orient et tisse les plans les plus machiavéliques.

En nous restituant les fastes sensuels et cruels de la dynastie ottomane au XVII^e siècle, Jean Bell rend, par-delà les siècles, un hommage fasciné à cette contemporaine de Louis XIII, adorée ou maudite, dont la destinée semble une page arrachée aux contes des *Mille et Une Nuits*.

L'auteur, né en 1965, est originaire du Sud-Ouest. *La Dame de Topkapi* est son premier roman.

Illustration de couverture:
Le Harem, J.-F. Lewis
© Victoria and Albert Museum.



B 24499.8 1.97
ISBN 2.207.24499.7
129 FF TTC